

## Guilde des conteurs

### Récit mythologique de la création de la Guilde des Conteurs

Qu'est-ce qui distingue l'Homme de la Bête ?

En voilà une question qui tourmenta longtemps les philosophes et à laquelle on apporta tant de réponses imparfaites...

L'un prétendit que le rire était le propre de l'Homme, puis on constata que la mouette était rieuse et la hyène ricanante. L'autre asséna que l'intelligence était sans nul doute la qualité unique de l'humanité, puis on découvrit que le corbeau et le singe concevaient les outils dont ils avaient besoin. Un troisième, triomphant, évoqua la fidélité en amour, puis on observa que cygnes et loups vivaient en couple jusqu'à ce que la mort les séparent...

Après d'interminables palabres, l'Histoire retiendra qu'un illustre inconnu, Doumenge Campestra, fils de paysan et barbier itinérant de métier, né dans un hameau perdu au piémont d'une montagne sans nom, donna une réponse sans équivoque !

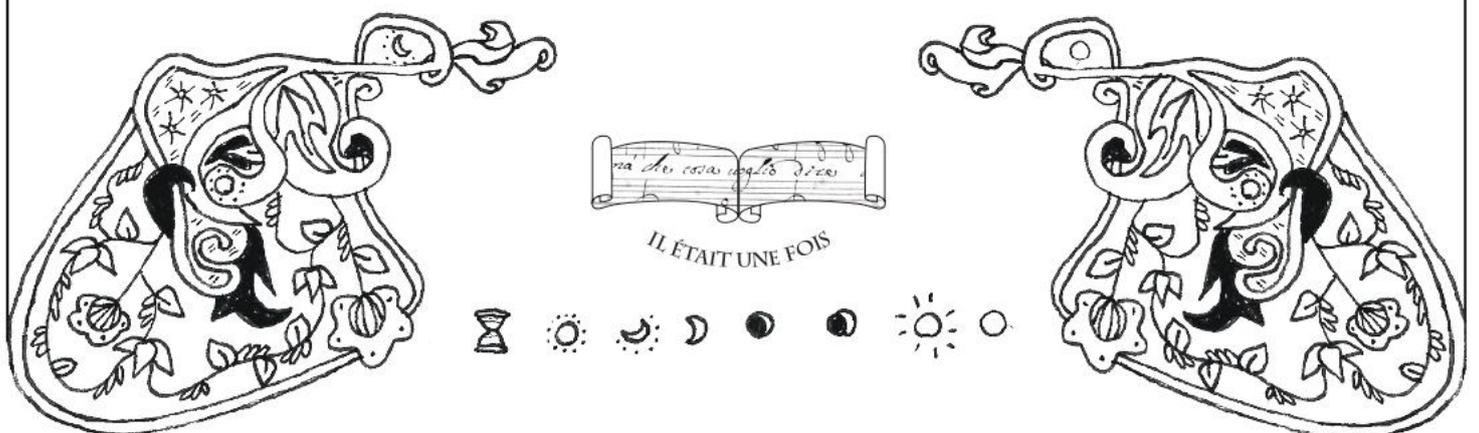
Ce qui distingue l'Homme de la Bête, c'est la capacité à raconter une histoire...

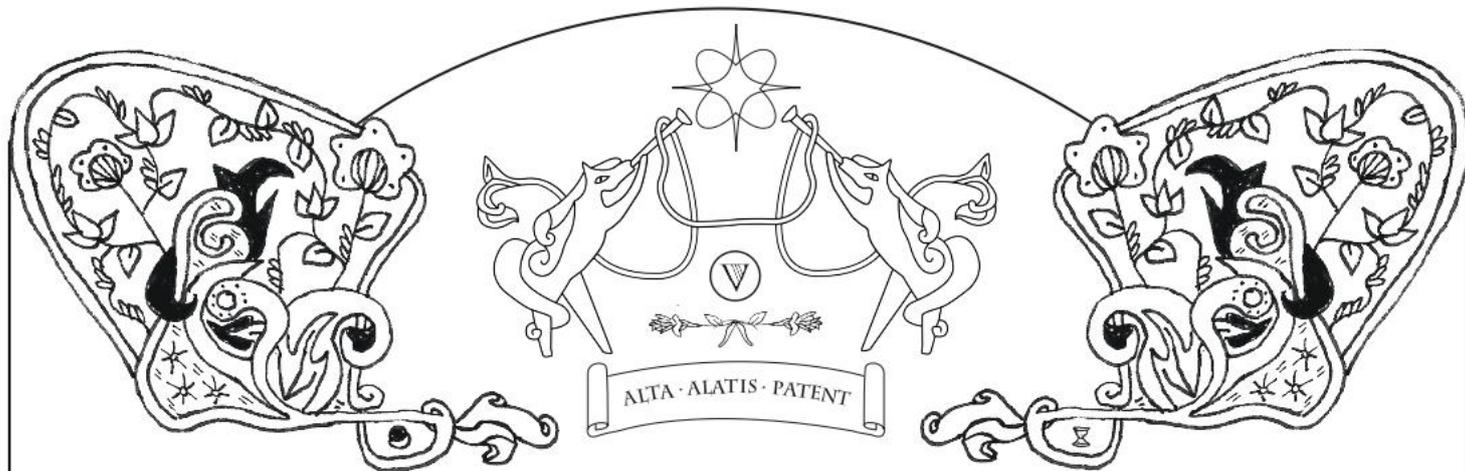
En ce temps-là, dans cette région du Royaume, il y avait peu de distractions. La vie était rude, la nature hostile, et l'on survivait à la sueur de son front et au sang de ses mains. Les gens d'ici se réunissaient une fois le mois, dans la maison commune, et s'affrontaient dans des joutes orales dignes d'un tournoi de chevalerie.

Le bel esprit, le bon mot, l'histoire plaisante ou le conte effrayant faisaient de l'orateur une personne respectée aux yeux de la population locale. A ce jeu-là, Doumenge était le meilleur.

Comme nous l'avons dit, c'était avant tout un barbier. Une fois qu'il avait fini de tailler les barbes des villageois et avant qu'elles ne repoussent, il avait du temps devant lui. Alors il partait sur les routes, avec son attirail, pour proposer ses services dans les villes avoisinantes et gagnait ainsi sa vie.

Comme il gagnait peu, il vivait chichement et logeait dans les estaminets des faubourgs de villes. Là, se pressaient une foultitude de petites gens, ouvriers rétameurs, portefaix, cireurs de godiots, marchandes d'arlequins, vendeurs de mouron, tapeurs de vitres et autres tondeurs de chiens... Des gens simples, sans éducation, qui travaillaient sans relâche chaque jour.





Une fois la soupe avalée, le vin bu, il n'était pas rare qu'un joueur d'accordéon ou de violon vienne égayer les corps fourbus et les âmes en peine. Doumenge prenait la parole à la fin du dernier morceau avant que quiconque ne puisse ouvrir la bouche et que ne redémarre le brouhaha populaire.

Il se dressait comme un diable sorti de sa boîte, et de sa voix chaude et puissante, il lançait à la cantonade "Braves gens de ce pays, laissez-moi vous conter l'extraordinaire aventure de maître Poquelin, le bourgeois ventru qui recevra la bastonnade de son laquais !"

Des histoires comme celle-ci, il en avait mille dans sa caboche, et les déclamaient à l'envi, devant un auditoire avide et enfantin... ça payait le vin qu'il buvait...

Un soir comme un autre, sans que rien ne puisse le laisser présager, un événement imprévu survint à la fin d'un conte du barbier. Alors que Doumenge laissait un répit à son public avant d'attaquer une nouvelle histoire, un homme en fond de salle se dressa. D'une voix chaude et puissante aussi il apostropha notre héros de la sorte :

- "Tu as déjà trop parlé barbier, je te vole la parole et ouvre bien tes esgourdes car moi aussi j'ai de quoi conter toute la nuit !"

Doumenge Campestra était sous le choc, il ouvrait la bouche mais aucun son n'en sortait, ses bras ballants s'agitaient avec spasmes, il titubait comme un vigneron en fin de presse à raisin. Il réussit à dire dans un souffle :

- "Mais qui tu es, malheureux ?!"

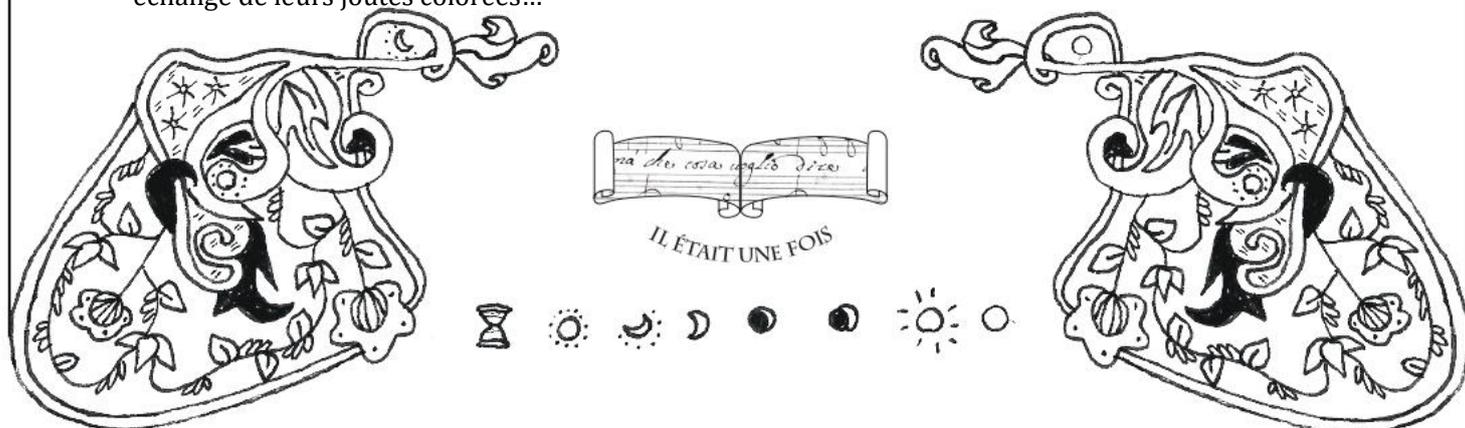
L'homme portait beau, grand et gaillard, l'œil vif, il arborait une énorme barbe hirsute qui faisait déjà horreur à Doumenge, il répondit :

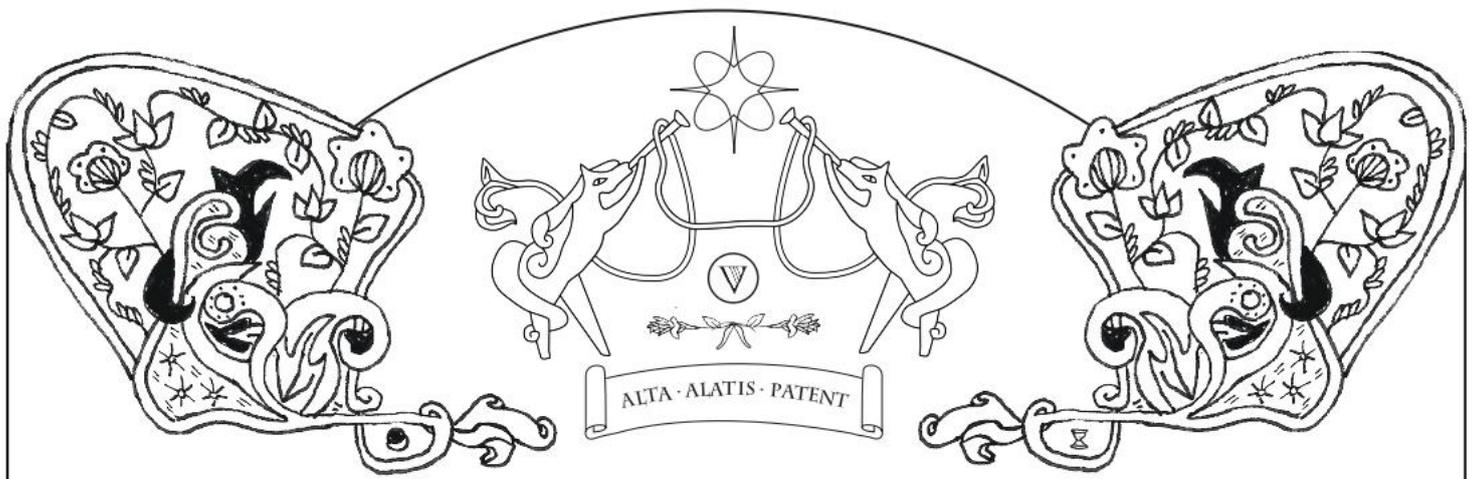
- "Appelle-moi Monsieur Fougasse et maintenant assieds-toi et écoute-moi. Écoutez-moi tous et entendez l'extraordinaire aventure de Firmin Potache, l'homme qui fit voyage sur la lune !"

C'était trop pour Doumenge, il ne voulait pas s'asseoir mais ses jambes se dérobaient sous lui, une fois sur sa chaise, il dut se résoudre à entendre l'histoire de l'histriion...

Nous passerons sur les faits et gestes qui suivirent cette mémorable rencontre, sachez simplement qu'une interminable joute, copieusement arrosée de vin doux, s'étala au long de la nuit. Nos deux compères, ivres de poésie et de jus de treille, finirent par s'embrasser et se firent la promesse de remettre ça le lendemain et le lendemain du lendemain !

Petit à petit, la rumeur enfla en ville, deux conteurs donnaient à entendre des merveilles et des prodiges qui ravissaient la populace. Les taverniers qui sont toujours à l'affût des moyens de remplir leurs établissements invitaient messieurs Campestra et Fougasse, leurs offraient gîte et couvert en échange de leurs joutes colorées...





Certains jeunes godelureaux, gonflés d'orgueil comme des coquelets, tentaient de s'imposer par le verbe face à nos deux tribuns. Ceux-ci les mouchaient avec virtuosité et sans aucune pitié. Cependant, parfois, l'un des prétendant-conteurs arrivait à s'attirer, si ce n'est le respect, au moins l'attention du duo.

Alors Fougasse et Campestra le convoquaient à leur table et le travaillaient au corps.

Si la victime avait assez d'aplomb et un peu de répartie, alors il recevait l'autorisation de parler en public...

Campestra disait :

- "Tu as de l'aplomb et de la répartie, nous t'autorisons à conter en public"

Fougasse enchaînait :

- "C'est vrai, mais si tu parles mal ou si tu parles trop, on viendra t'arracher la langue, on la donnera à cuire au maître-coq et on la mangera !"

Campestra reprenait aussitôt :

- "Avant de conter, tu nous citeras devant tout le monde, tu diras que nous sommes les Maîtres-Conteurs, que tu contes sous notre autorité et tu loueras nos deux noms"

Fougasse clôturait alors :

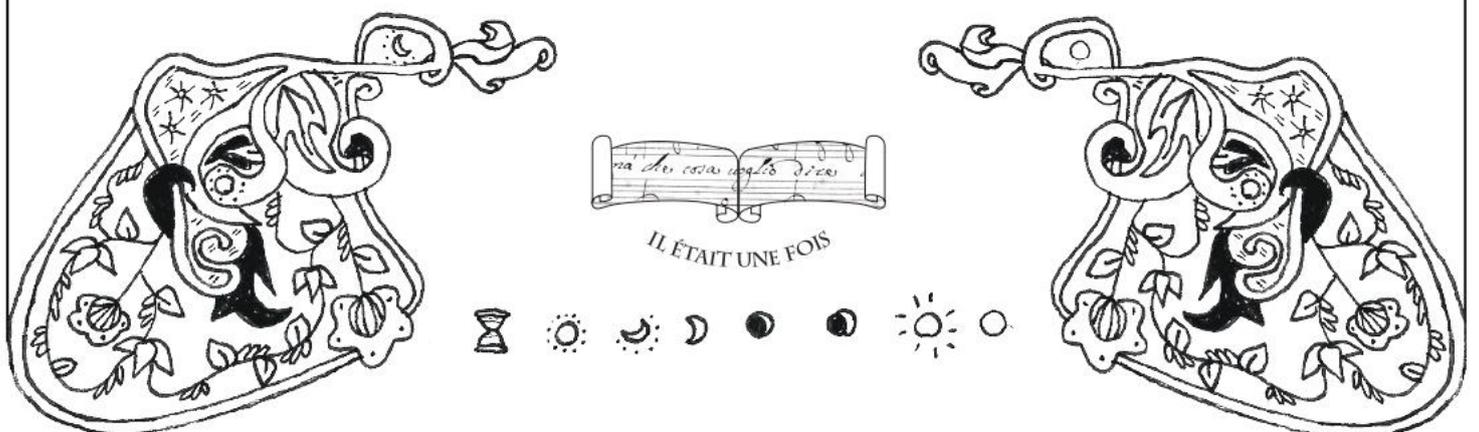
- "C'est vrai, et si tu entends ou si tu vois quelqu'un qui parle mal de nous, tu lui arracheras la langue et tu la donneras au maître-coq et tu la mangeras !"

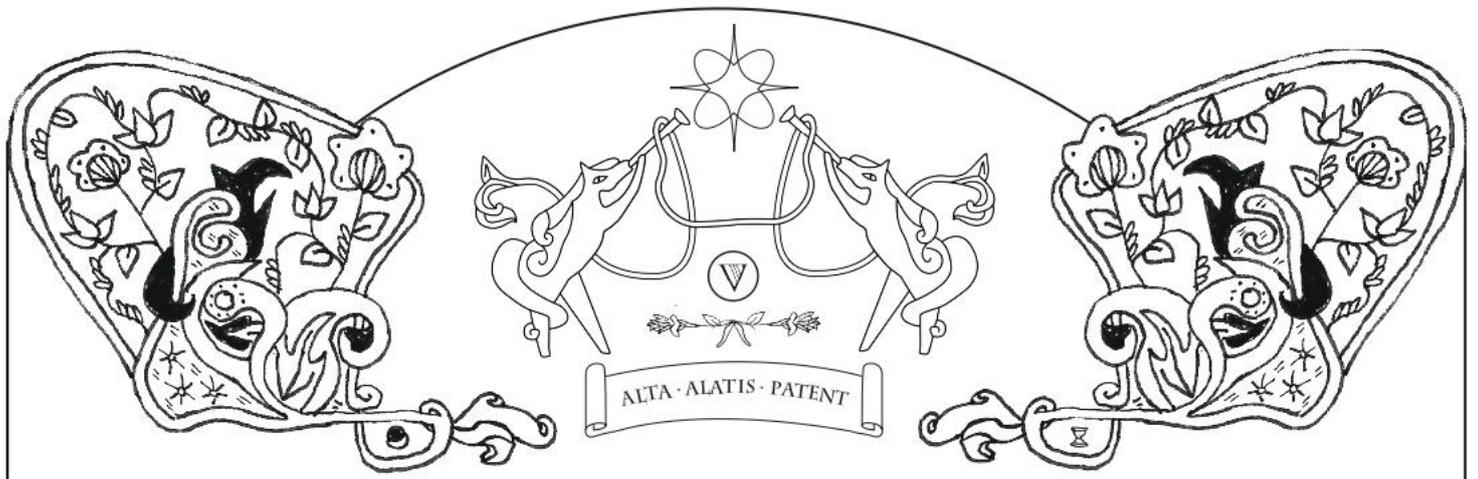
Et tous deux le toisaient une bonne minute, en silence, avec des regards de meurtriers qui aimaient leur métier...

Au fil des années, les Maîtres-Conteurs étaient auréolés de grandes dignités et même ceux qui ne les avaient jamais entendus n'auraient osé en dire le moindre mal.

A ce propos, un événement crucial allait avoir lieu, une nuit d'été, dans un établissement fort populaire. Cet événement serait relaté dans les jours suivants, par les journaux du soir, qui titreraient en larges lettres : "Querelle des Anciens et des Modernes, 8 blessés graves, 24 blessés légers et un cabaret réduit en cendre !"

Quelqu'un, un fou ou un mauvais, à La Société Royale des Auteurs de Belles Lettres, avait eu une idée si saugrenue et si absurde qu'il l'avait mise en pratique. Il s'agissait, pour les Auteurs, de descendre de leur tour d'ivoire pour se mêler au bon peuple afin de donner des lectures de leurs œuvres en public !





Justifiant se “rapprocher des masses laborieuses” pour “permettre l’accès à la haute culture des plus démunis” afin de leur “apporter des moments de rêverie et de littérature” et cela “gracieusement, dans un souci de moments partagés”.

A l’écoute du crieur public qui venait annoncer cette insanité, Campestra manqua de s’étouffer avec l’aile de pigeon qu’il dégustait. Fougasse eut la barbe qui frisotta immédiatement, et il dut y appliquer, à plusieurs reprises, des lotions à base d’huile d’olive et d’hydrolat d’helichrysum ...

Campestra ne décolérait pas “Et gracieusement en plus ! Ils viennent nous lever le vin de la bouche, gracieusement en plus !” Fougasse ajoutait “C’est vrai, gracieusement en plus...”

Ce fameux soir d’été, nos deux amis s’étaient rendus devant l’établissement qui allait recevoir les “lectures au bon peuple”, car ils comptaient bien y assister et faire entendre leur façon de considérer ce genre d’initiative. La salle était comble. Quelques nobliaux étaient venus soutenir les “artistes” et même quelques bourgeoises, qui aiment parfois se frotter aux manières bourruées des cantonniers et des laboureurs, pour le reste, du bon peuple bien gras...

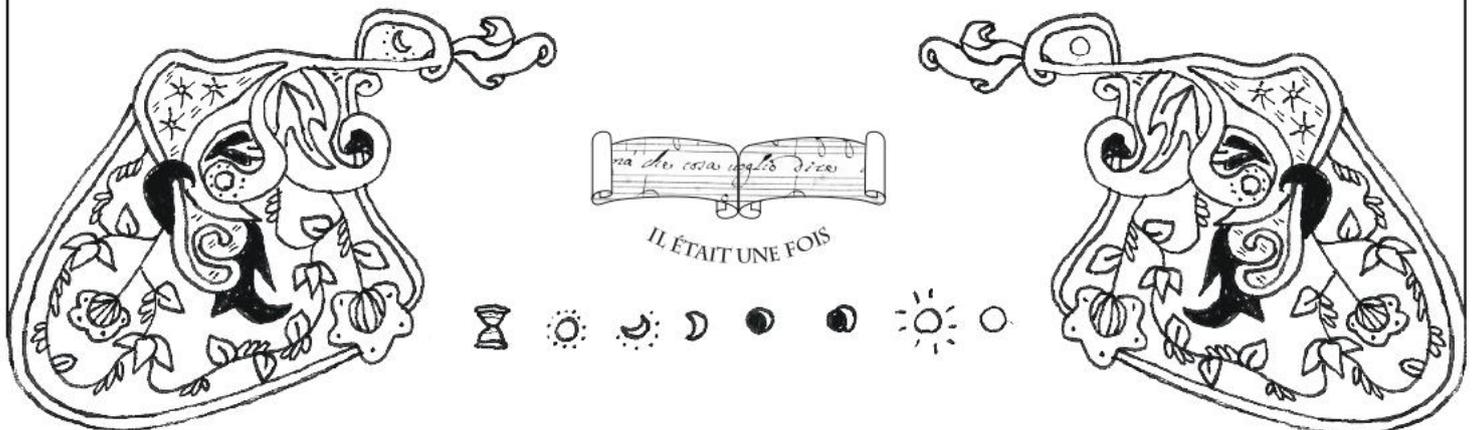
Un sociétaire prit la parole pour présenter les écrivains, un certain monsieur “Labohéssi” et le non moins inconnu monsieur “Oskar Ouaille”. Ils n’eurent même pas l’occasion d’ouvrir leurs livres car Campestra, comme à son habitude, se dressa et invectiva avec fougue les sociétaires : “Voleurs de vin ! Suceurs de plumes ! Écrivillons de pacotille ! Chanteurs de sornettes ! Plumitifs primitifs ! Conteurs de salons ! Prosateurs du subjonctif ! Scribouillards de gares !”

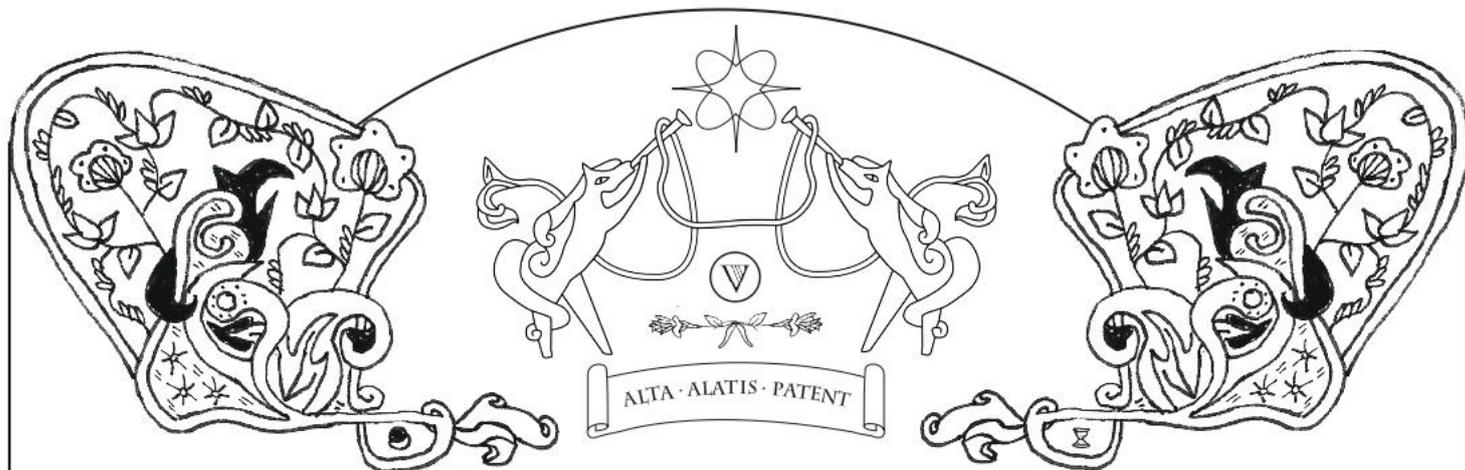
Fougasse n’était pas en reste, il allait de table en table en galvanisant les ouvriers “Vous allez vous laisser conter des calembredaines par ces aristo sans âme ?!”

En face, les sociétaires, enfin ceux qui avaient encore du souffle, tentaient des réparties : “Affabulateurs pour enfants ! Crieurs de balivernes ! Chansonniers ! Conteurs de fariboles ! Diseurs de balivernes ! Raconteurs de fadaises ! Grandes bouches !”

Certains ont pu dire que la première carafe qui vola était le fait de Fougasse, mais aucun témoignage formel ne put l’attester... Toujours est-il que ce fut le déclencheur d’une énorme échauffourée qui déboucha sur maints nez cassés et un incendie qui réduisit le cabaret en cendre...

De cette nuit épique, plus jamais un écrivain ne souhaita se mêler à la foule. L’un d’eux aurait dit “S’ils veulent de l’intelligence, alors il faudra qu’ils se hissent à notre portée, sinon, qu’ils restent dans la fange !” Quant à nos deux querelleurs, une véritable légende était née, les conteurs étaient du côté du peuple ! Ce qui inspira, dit-on, cette sentence à Fougasse : “De toute façon ils ne savent pas lire mais par chance ils ont les oreilles par paire !”





Il devenait évident qu'il fallait s'organiser... Campestra et Fougasse réunirent alors une douzaine de conteurs à qui ils avaient donné leur bénédiction.

La réunion eut lieu sur une place publique d'un quartier populaire. Au préalable, on avait pris soin de faire mander le crieur public pour qu'il délivre un appel à la population dans la journée. Celui-ci avait arpenté les rues en criant au plus fort de son organe : "Réunion secrète de la guilde des conteurs en place publique ! Ce soir à la tombée de la nuit ! Les suceurs de plumes et autres conteurs de salons ne sont pas les bienvenus ! Qu'on se le dise !"

Ce soir-là, la foule était immense, on avait allumé un grand brasero et chacun était venu avec un tabouret de bois ou une chaise en paille. Les douze conteurs étaient assis en rond autour des flammes, les deux maîtres restaient debout. Après un court discours de bienvenue de Campestra et un appel au silence, sous l'œil scrutateur de Fougasse, on annonça la création de la "Guilde des Conteurs".

Cette honorable confrérie se donnait pour mission de "défendre le conte de tradition orale" envers et contre tous ses détracteurs et particulièrement "les suceurs de plumes et autres conteurs de salons". En outre, elle définissait une philosophie, il n'y aurait "jamais aucun chef, ni gouvernant de la pensée", elle proclamait que "la liberté de conter prévalait sur le désir de compter", en vertu de quoi le conteur ne demanderait jamais d'argent, on précisa néanmoins "qu'il pourrait accepter nourriture et boissons en remerciements".

On énuméra quelques règles simples, plutôt techniques, pour le fonctionnement :

- Tu conteras de belles histoires et de belle manière.
- Tu ne refuseras jamais de conter si cela t'est demandé poliment.
- Tu n'écriras jamais un conte de peur de le voir figé pour l'éternité.
- Tu accepteras un nouveau confrère s'il a fait la preuve de son talent.

Puis on décida qu'on avait assez parlé pour ne rien conter, alors on fit passer de grandes outres de vin jeune pour que chacun se serve et Campestra dit :

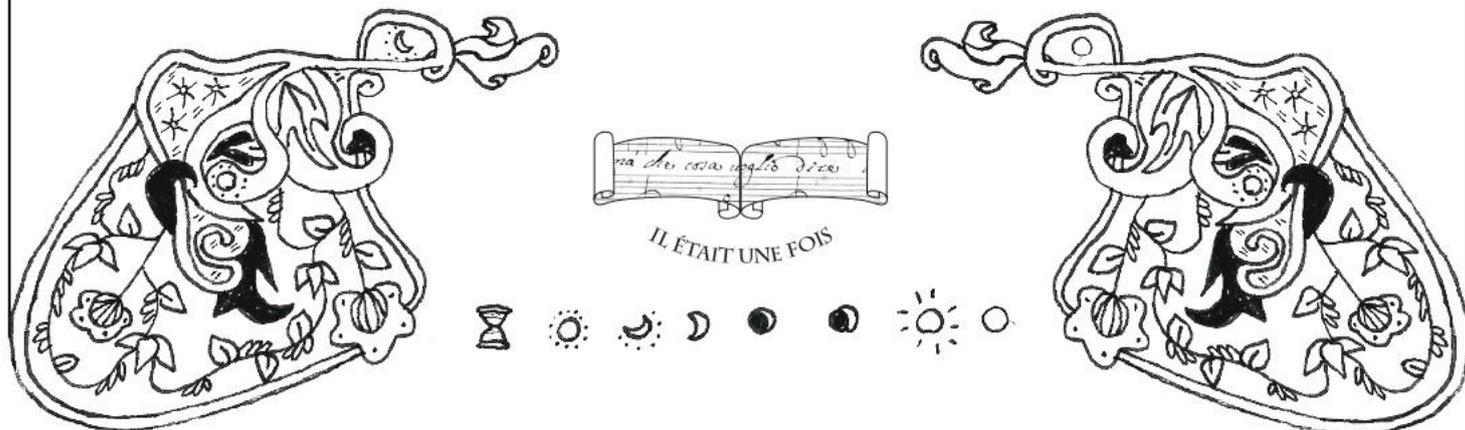
- "La nuit est à nous ! Vous allez entendre les plus beaux contes jamais entendus, alors gardez vos culs sur vos chaises, taisez-vous et buvez le vin de nos outres !"

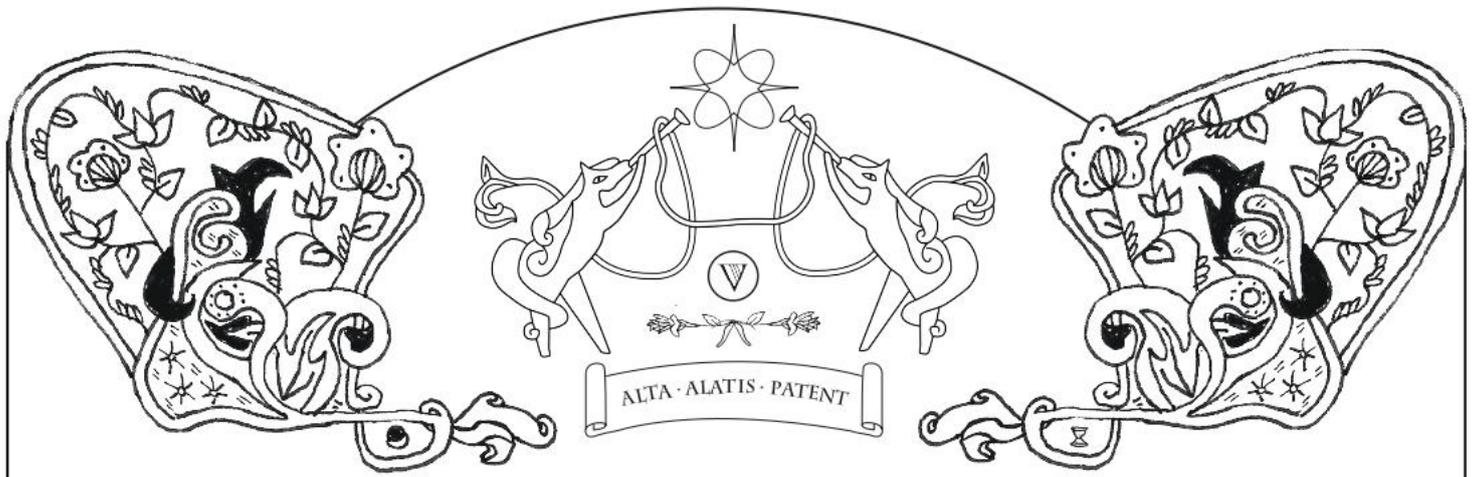
Puis il fit un signe de tête à Fougasse. Celui-ci s'approcha du premier conteur et l'invita à se lever, puis il dit :

- "Voici Sinbad le marin, sept fois naufragé et sept fois revenu en sa demeure, qui vient nous conter ses voyages extraordinaires sur les mers et les océans du levant !"

La Guilde des Conteurs était née et désormais il faudrait conter avec elle...

Il fallut une vingtaine d'années et la mort des compères, pour qu'enfin, les descendants des maîtres-conteurs et les héritiers de la littérature se rencontrent à nouveau.





Monsieur Shakespeare et Monsieur Orwell, deux éminences littéraires du siècle, qui n'avaient rien de la morgue de leurs prédécesseurs, échangèrent des regrets sincères avec les petits-fils Campestra et Fougasse. Qui, en retour, présentèrent leurs excuses pour les agissements excessifs de leurs grands-pères. Ils n'avaient d'ailleurs rien à voir avec la guilde, à part un patronyme respectable, le premier était clerc de notaire, le second, officier de marine.

La querelle des Anciens et des Modernes prit fin à ce moment, bien que l'antagonisme demeurât...

Cent ans après la Querelle, la puissante Guilde des Conteurs était en place dans toutes les bonnes villes du royaume, il y en avait parfois une par quartier ! On louait toujours les noms de Campestra et Fougasse, qui étaient morts depuis belle lurette, on menaçait toujours de manger les langues des mal-parlants et si nos héros avaient bien réussi une chose : c'était que jamais plus un conte ou une légende ne pourrait mourir d'oubli !



IL ÉTAIT UNE FOIS

